

« *Tu es le Dieu qui me voit* » (Genèse 16,13)

Ce verset est tiré du livre de la Genèse. Ces paroles sont prononcées par Hagar, l'esclave de Saraï donnée en mariage à Abram, parce que Saraï ne pouvait pas porter d'enfants et assurer une descendance. Lorsque Hagar avait découvert qu'elle était enceinte, elle s'était sentie supérieure à sa maîtresse. Les mauvais traitements qu'elle avait subis alors de la part de Saraï l'avaient obligée à fuir dans le désert. Et c'est là qu'a lieu une rencontre unique entre Dieu et la femme, qui reçoit la promesse d'une descendance semblable à celle faite par Dieu à Abram. Le fils qui naîtra s'appellera Ismaël, ce qui signifie « Dieu a entendu », car il a recueilli l'angoisse de Hagar et lui a donné une descendance.

« *Tu es le Dieu qui me voit* »

La réaction d'Hagar reflète l'idée commune dans le monde antique que les êtres humains ne peuvent pas soutenir une rencontre trop étroite avec le divin. Hagar est surprise et reconnaissante d'avoir survécu à cela. Elle fait l'expérience de l'amour de Dieu précisément dans le désert, lieu privilégié où l'on peut vivre une rencontre personnelle avec Lui. Hagar ressent la présence de Dieu et se sent aimée par Lui qui l'a « vue » dans sa situation de détresse, ce Dieu qui prend soin de ses créatures et les entoure d'amour. Jésus sait « quant à lui, ce qu'il y a dans l'homme ¹ » : « loin d'être un Dieu absent, lointain, indifférent au sort de l'humanité, le Seigneur veille au sort de chacun d'entre nous. Nous le constatons bien souvent [...]. Il est ici avec moi, il est toujours avec moi, il sait tout de moi et partage chacune de mes joies, de mes pensées, de mes désirs, il porte avec moi chaque préoccupation, chacune de mes épreuves ² »

« *Tu es le Dieu qui me voit* »

Cette Parole de Vie ravive une certitude et nous reconforte : nous ne sommes jamais seuls sur notre chemin, Dieu est là et il nous aime. Parfois, comme Hagar, nous nous sentons « étrangers » sur cette terre, ou bien nous cherchons le moyen d'échapper aux situations pesantes et douloureuses. Pourtant nous devons être certains de la présence de Dieu et de notre relation avec Lui qui nous libère, nous rassure et nous permet toujours de recommencer.

C'est l'expérience de P. qui a vécu seule la période de la pandémie. Elle raconte : « Depuis l'arrêt total de toute activité dans notre pays, je suis seule à la maison. Je n'ai

physiquement personne avec qui partager et j'essaie d'occuper au mieux mes journées. Pourtant, au fil des jours, je me décourage de plus en plus et, le soir, je n'arrive pas à m'endormir. J'ai l'impression que je ne peux plus sortir de ce cauchemar. Je ressens fortement que je dois m'en remettre entièrement à Dieu et croire en son amour. Je n'ai aucun doute sur sa présence qui m'accompagne et me reconforte en ces mois de solitude. Grâce aux petits signes qui me parviennent de mes frères, je comprends que je ne suis pas seule. Comme la fois où, alors que je célébrais l'anniversaire d'un ami, j'ai reçu une part de gâteau de ma voisine tout de suite après. »

« *Tu es le Dieu qui me voit* »

Protégés alors par la présence de Dieu, nous pouvons nous aussi être les messagers de son amour. Car nous sommes appelés à voir les besoins des autres, à aider nos frères et sœurs dans leurs déserts, à partager leurs joies et leurs peines. L'effort consiste à garder les yeux ouverts sur l'humanité dans laquelle nous sommes nous-mêmes plongés.

Nous pouvons nous arrêter et nous rendre proches de ceux qui cherchent un sens et une réponse aux nombreux pourquoi de la vie : amis, membres de la famille, connaissances, voisins, collègues de travail, personnes en difficulté économique et peut-être marginalisées socialement.

Nous pouvons nous souvenir et partager les moments précieux où nous avons rencontré l'amour de Dieu et redécouvert le sens de notre vie.

Nous pouvons affronter ensemble les difficultés et découvrir dans les déserts traversés la présence de Dieu dans notre histoire nous aidant à persévérer avec confiance.

Patrizia MAZZOLA et la Commission Parole de vie

(1) Jn 2,24. (2) Chiara LUBICH, *Parole de vie*, juillet 2006; cf. *Parole di Vita*, éd. Fabio Ciardi, Città Nuova, Rome 2017, p. 785.

TEXTES DE CHIARA LUBICH ET DES FOCOLARI

Chiara LUBICH, *Jésus abandonné, l'Homme-monde, Nouvelle Cité 2016, p. 31 et 46-47*

Août 1949

Jésus est Jésus abandonné. Car Jésus est le Sauveur, le Rédempteur, et il rachète l'humanité quand il répand sur elle le Divin à travers la blessure de l'Abandon, qui est la pupille de l'Œil de Dieu sur le monde : Vide infini

à travers lequel Dieu nous voit, fenêtre de Dieu grande ouverte sur le monde et fenêtre de l'humanité à travers laquelle nous voyons Dieu.

L'œil de Dieu sur le monde est le Cœur du Christ, mais la pupille est cette Blessure.

Été 1950

Il y aurait de quoi mourir si je ne regardais vers toi, mon Amour, qui transformes, comme par enchantement, toute amertume en douceur. Vers toi, cloué sur la croix, dans ton cri et mon cri, solitude extrême, inactivité totale, mort vivante. Dans ce froid de la mort, tu as embrasé la terre de ton Feu. Dans cette immobilité infinie, tu nous as ouverts à ta vie infinie, que nous vivons maintenant dans la plénitude, jusqu'à l'ébriété.

Et ceci me suffit : me voir semblable à Toi, au moins un peu, et unir ma souffrance à la tienne pour l'offrir au Père. Puis demeurer certaine que jamais comme en ces heures autant de Lumière et autant de Feu n'ont envahi ce monde.

Pour que nous ayons la lumière, tes yeux se sont éteints.

Pour que nous goûtions l'union, tu as éprouvé la séparation du Père.

Pour que nous possédions la sagesse, tu t'es fait « ignorance ».

Pour que nous nous revêtions d'innocence, tu es devenu « péché ».

Pour que nous puissions espérer, tu as presque désespéré...

Pour que Dieu soit en nous, tu l'as éprouvé loin de toi.

Pour que le Ciel soit nôtre, tu as ressenti l'enfer.

Pour nous donner un séjour heureux sur la terre, parmi plus d'une centaine de frères, tu as été exclu du Ciel et de la terre, des hommes et de la nature.

Tu es Dieu, tu es mon Dieu, notre Dieu d'amour infini.

Klaus HEMMERLE, *Dieu, l'Homme, les hommes, Nouvelle Cité 1972, p. 37-40.*

En Jésus-Christ l'homme est l'aimé inconditionnellement, parce qu'il est l'aimant inconditionnel. Son amour lui vaut la mort, mais sa mort est le chemin de la vie sans bornes.

Jésus-Christ, l'infiniment aimé et l'infiniment aimant, le Fils unique, et en même temps le frère universel, bien plus le serviteur, celui qui a pris la dernière place : voilà l'homme.

Certes, il est davantage qu'un homme tout court. Il est le Fils éternel du Père, sa Parole, la Lumière intérieure de la divinité elle-même, qui se répand en tant que Dieu, c'est-à-dire en tant qu'amour. Mais cela encore Jésus-Christ ne le retient pas jalousement pour lui-même. Il en

fait un don pour l'homme dans la mesure où il se donne en personne à l'homme. À travers lui nous pouvons devenir ce que Dieu est, nous pouvons devenir amour. À travers Jésus-Christ l'amour cesse d'être un caractère complémentaire que l'homme doit acquérir pour être conforme à sa nature d'homme. L'amour devient l'être de l'homme, et la participation de l'homme à l'être même de Dieu.

Cette participation à l'être divin, offerte à l'homme en Jésus, n'est pas une extinction de l'humanité en tant que telle, une aliénation, une fusion mystique de l'homme en Dieu, qui tuerait l'homme. Cela est impossible, car le divin qui vient combler l'homme c'est précisément l'amour. Or l'amour, loin de détruire ou d'éteindre, crée et libère.

Depuis l'instant où le Fils de Dieu a assumé la nature humaine, Jésus-Christ lui-même est la « formule » qui contient et exprime le mystère de l'homme. Par son amour il s'est identifié à tout ce qui a visage d'homme. Voilà pourquoi c'est lui que nous rencontrons à chaque rencontre avec un homme. « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25,40) : cette déclaration définit sans ambages ce qu'est, qui est l'homme.

[...] C'est uniquement parce que Jésus s'est identifié à l'homme que Dieu, ce Dieu qui est amour, s'est identifié à l'homme. Mais, nous l'avons déjà dit : l'amour ne réside pas dans une affirmation de soi-même qui détruit et anéantisse l'aimé. Bien au contraire il se donne lui-même, et à proportion il donne à l'aimé une possibilité supplémentaire d'être libre, d'être soi-même.

Que Jésus fasse avec moi un seul être, cela veut dire qu'il ne me livre pas à moi-même, mais qu'il se met de mon parti, qu'il me prend tel que je suis, que ce qui me touche le concerne lui aussi. Je demeure, ou plutôt je deviens pleinement moi-même, parce que je ne suis plus seul. Si je dis « moi » ou mieux, avant même que je dise « moi », je puis déjà entendre le « toi » plus intime à moi-même que moi, le « toi » que Dieu m'a murmuré en Jésus-Christ. C'est ma dignité ; elle m'introduit dans le mystère de l'amour et de la vie secrète de Dieu, en me libérant de moi-même et à proportion de cette liberté.

Le mystère de Jésus, c'est le mystère de tout homme. Quelle en est la signification pour l'homme que je rencontre ; quelle en est la signification pour moi, pour ma vie ? Pour l'autre cela signifie que je n'ai plus jamais affaire à un homme réduit à être le simple anneau d'une chaîne, une roue dans un mécanisme, un numéro matricule dans la masse anonyme du matériel humain. A chaque face-à-face avec un visage d'homme, je suis confronté à l'exigence inexorable de Dieu, j'entends répercutée sur ce visage la voix qui résonna sur la montagne où Jésus était transfiguré : « Voici mon Fils bien-aimé » (Mc 9,7).